

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 3

MONTREAL, 25 JANVIER 1896

No. 73

SOMMAIRE :

Les Façades—La Débâcle, Un par semaine, *Duroc*.—Odeur de poudre, *Lynæ*.—Charité-Justice, XIV, *Jacques Lecroyant*.—Affaire de robes, *A. Gravoisier*.—La Beauté Intérieure, *Maurice Maeterlinck*—La Vie Pharisienne : Bonne Mine, *Alexandre Hepp*.—Les filles de l'ogre, *Hugues LeRoux*.—Comment on enterre les saints, *Edouard Drumont*.—Feuilleton du RÉVEIL : Rome, par *Emile Zola*.

LES FACADES---LA DEBACLE

UN PAR SEMAINE

Lorsque vous passez sur la rue Notre-Dame, à deux pas du Palais de Justice, vous apercevez une pompeuse façade où s'étalent toutes les œuvres pies, depuis *Le Diable au XIX siècle*, du Dr Bataille, jusqu'à *Pour la Patrie*, de M. J. P. Tardivel.

Les vitrines sont panachées : aux unes des couronnes funéraires, aux autres des cartes à jouer et aux plus éloignées des lectures sanctifiantes.

Au dessus de la porte d'entrée, un *ex-voto* : Le livre de comptes de St Joseph.

Vous entrez dans le sanctuaire où pullulent les bonnes sœurs et les capucins en train de renouveler le stock de saintetés à coller à leurs pratiques.

Un homme très onctueux vous reçoit avec ce clérical sourire qui se contracte à l'humidité des sacristie.

Il est bel homme et porte beau. Que de ravages n'a-t-il pas dû faire dans les congrégations ! La tête couverte d'une moisson de cheveux neigeux, la moustache blanc d'argent, le teint d'une pureté de lys, l'œil égrillard du connaisseur, il vous détaille sa clientèle du premier coup et prend l'attitude utile et productive.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal.

Les "ma sœur" et "ma supérieure" lui sortent des lèvres avec la douceur d'une ore-mus, tandis que ses mains blanches de chanoine se frottent et se refrottent avec le geste significatif de circonvolution autour du poignet qui caractérise la classe ecclésiastique et ses adeptes.

La procession est incessante derrière cette façade achalandée par les comparses de l'évêché,

Et pourtant sait-on qu'il a failli éclater une révolution derrière cette façade évangélique ?

Oui, il s'était tramé là un complot auprès duquel la conspiration des poudres n'était que de la popotte et, pour le plaisir de faire tomber encore un coin du mur mitoyen qui sépare le public du fond de l'officine, nous allons raconter cette histoire qui est drôle.

C'était en... , disons 1890 Notre ancien collaborateur, M. Dupuy qui a fondé la *Semaine Religieuse*, dont il fut dépossédé plus tard par ces riches messieurs de l'Évêché avait imaginé de protester d'une façon active et pratique contre l'accaparement de la fourniture des livres d'écoles par les congrégations religieuses.

Il avait activement cabalé toutes nos bonnes maisons bien pensantes qui s'étaient jusqu'alors partagé ce monopole mais qui n'oubliaient jamais que deux et deux font quatre et que l'on ne dine pas en disant des chapelets.

Vous les connaissez tous ces imprimeurs et fournisseurs de livres religieux qui varient du *Petit Catéchisme* aux *Oraisons de Ste-Anne* et au *Manuel de la Bonne Vie*.

L'idée de feu l'ami Dupuy les séduisit et ils sautèrent dessus à deux pieds d'autant plus que le pauvre ami ne leur faisait rien payer pour la leur exposer.

Savez-vous où les conspirateurs se réunirent pour comploter leur pieuse entreprise ?

Ils tinrent leurs assises à l'enseigne de St Joseph où tous ces bons marguilliers et fabriciens tirèrent des plans pour arrêter l'imprimerie des Petits Frères.

Nouveaux loyalistes allant briser les presses

du *Défricheur* ils ne songeaient rien moins qu'à mettre en pâtée les formes des Frères Septimus, Arosius et Empochibus.

Mais le plus curieux, c'est qu'on ignore le nom de celui qui avait été choisi comme secrétaire de cette fervente réunion ; sait-on qui enregistrerait les plans de campagnes de toute cléricaille en révolte contre les serviteurs du Seigneur ?

C'était...

Devinez qui ?

Je vous le donne en mille.

En dix mille.

En un million.

C'était Aristide Filiatrault, directeur du *Canada-Revue* et directeur du *RÉVEIL*.

Le voyez-vous dans un pareil bénitier !

Était-ce assez drôle cette réunion et n'avais-je pas le droit de dire qu'un bon coup de pied dans cette façade était indispensable pour renseigner les honnêtes gens !

Malheureusement, le projet de révolte a échoué.

Pour une raison bien simple : ce pauvre Dupuy qui n'était pas riche a demandé une rétribution pour écrire les articles nécessaires à faire aboutir la campagne.

Aussitôt que notre confrère eut parlé d'argent, tout ce monde-là s'est sauvé.

Ils se sont défilés comme des rats aux prises avec un dogue récalcitrant.

L'un après l'autre, tous nos bons imprimeurs du clergé se sont éclipsés à l'anglaise sans mot dire de peur qu'on leur passe l'escarcelle.

Le mot de souscription avait opéré un vide qui n'eût pas accompli une machine pneumatique.

Et voilà pourquoi les Petits Frères continuent à imprimer les livres d'école en toute tranquillité et avec de beaux profits.

DUROC

ODEUR DE POUDRE

Un fait d'une extrême gravité vient de se produire dans le vieux monde — si toutefois on peut croire à l'authenticité des dépêches qui nous sont parvenues.

La Russie aurait amené la Turquie d'Europe à une alliance, et la France serait sur le point d'entrer dans ce concert, en échange de l'évacuation de l'Égypte par la Turquie.

Les conséquences de cette entente sont grosses de résultats importants et graves, que seuls les diplomates rompus aux affaires internationales et connaissant à fond les textes des traités peuvent prévoir.

Pour le moment, les gens simplement clairvoyants ne doutent pas que l'Angleterre est seule menacée. En effet, dès que la France est dans la combinaison, une flotte russe peut tenir la Méditerranée, et grâce au libre passage des Dardanelles que lui assurera la Turquie, la Russie est à l'abri d'un coup de main de l'Angleterre en Europe, et, de plus, elle peut être agressive et immobiliser à l'occident la plus grande partie des forces anglaises.

Pendant ce temps, la Russie s'étendra petit à petit en Asie, à moins qu'elle n'envahisse brutalement les possessions asiatiques de l'Angleterre.

De toute façon, en admettant même, contre toute probabilité, que la Russie ne caresserait pas ces projets, le seul fait qu'elle peut les exécuter, ou du moins les tenter, va jeter une profonde perturbation dans les relations diplomatiques européennes et influencer très sensiblement sur le budget des nations.

Il n'est pas démontré que la Russie tentera de mettre la main sur les possessions britanniques en Asie, du moins il n'est pas démontré que cette tentative se fera tout de suite ; mais il faudrait être bien peu perspicace pour douter un seul instant que son alliance avec la Turquie a un autre but.

Et non seulement la Russie convoite par-dessus tout l'Afghanistan, mais elle convoite encore les Indes. Cela est d'autant moins douteux que le testament de Pierre-le-Grand recommande ces conquêtes, et que pas un russe, pris parmi les derniers moujiks, ne donnerait tout le sang de ses veines pour satisfaire au désir du fondateur de l'empire et pour réaliser dans une apothéose réelle le rêve idéal fait par le grand empereur.

De l'amointrissement de l'Angleterre, ou même de son effacement, l'Europe n'aurait pas à souffrir. Mais il en serait autrement de la nouvelle puissance de la Russie.

Autrefois, l'Europe était menacée par deux puissances, situées l'une au sud-ouest, l'autre au sud-est : la Turquie et l'Espagne. La première s'éteignit dans la mollesse, la seconde fut ruinée par le naufrage de sa fameuse Armada. Mais avant l'annulation de ces deux puissances méridionales, deux puissances septentrionales, placées, elles, au nord-est et au nord-ouest de l'Europe, commençaient à menacer celle-ci de leurs violences et de leurs appétits conquérants : c'étaient l'Angleterre et la Russie, qui héritèrent de la puissance des deux nations déchues. L'Europe avaient changé d'étau, mais elle était toujours dans un étau, et elle eut souvent à souffrir cruellement de la pression de ces deux états.

Si, dans un temps rapproché, la Russie triomphante peut annuler la puissance de l'Angleterre, l'Europe sera très sérieusement menacée et l'invasion des pays latins par les slaves cessera d'être une prédiction.

Actuellement les nations de l'Europe centrale et particulièrement la France peuvent tirer un avantage immédiat de cette situation, mais l'avenir est pour elles gros de menaces et nous ne voyons guère qu'une alliance étroite et durable entre la France et l'Allemagne capable de conjurer le danger. Ces deux nations dont les intérêts économiques et intellectuels sont si identiques, se plaçant dos à dos, bien campées et la bayonnette en avant, sont seules capables de résister à l'ours moscovite et, qui sait, peut-être de le vaincre !

LYNX.

CHARITE - JUSTICE

XIV

Du fait seul de l'existence de l'Évangile, promulgation de la loi nouvelle, le riche ne peut donc plus décemment être considéré que comme dépositaire de la somme de biens à lui échue à la suite des fluctuations produites par les abus de toutes sortes, les exactions

de tous genres dont la loi ancienne a été l'occasion et le prétexte. Son devoir, dont l'accomplissement devrait être une abondante source de joie pour lui, est partout indiqué dans les livres du Nouveau-Testament. Il consiste en la distribution aux victimes des antiques traditions des biens dont il se trouve détenteur par provision providentielle. Il est en toute réalité l'économiste de Dieu. A lui, simple administrateur de ces biens, d'en faire, au meilleur de sa connaissance, la répartition obligatoire de façon à rétablir, parmi les enfants du Père—exilés sur la terre encore frappée de malédiction—l'équilibre rompu à la suite de la faute originelle et à reconstituer l'égalité détruite par l'oppression et l'exploitation nées du péché. Car, dit l'Écriture, c'est le péché qui fait l'iniquité. L'orgueil, père du péché, ne suit se complaire que dans les différenciations inégalitaires qui peuvent développer en chacun de nous la propension à l'exaltation personnelle fondée sur l'abaissement. L'inégalité, si chère à l'orgueilleux, est, étymologiquement, issue de l'iniquité.

Le riche qui refuse de remplir le devoir ici indiqué détourne à son profit, ou à ce qu'il croit être tel, des biens qui ne lui appartiennent point. Par là, il s'assimile à cet économiste infidèle mentionné au chapitre XVI de l'évangile de Luc, du seizième verset duquel je me suis inspiré pour la partie digressive mais nécessaire de l'article précédant celui-ci. Je ne permets de recommander, à ceux qui prennent la peine de me suivre avec attention, la lecture de ce chapitre en son entier, afin de se bien pénétrer de la vérité primordiale intentionnellement mise en relief au cours du présent travail. Ils y verront clairement que la conservation pour soi des richesses est bien ce détournement des biens du maître, mentionné plus haut, abus de confiance dont l'iniquité ne peut être réparée que par l'abandon complet de ces derniers et la restitution qu'il en faut faire à ceux à qui ils reviennent légitimement : aux pauvres qui y ont un droit indéniable et imprescriptible, quoiqu'en dise l'orthodoxie.

Et s'il en est ainsi pour le riche ordinaire, l'opulent profane, que penser de l'économiste exercé par les institutions cléricales qui prêchent, avec une réelle éloquence parfois, ce renoncement aux laïques fortunés et se font adjuger à elles-mêmes, avec l'esprit qui animait Judas réclamaient pour les pauvres le prix du parfum répandu par Madeleine — ces biens destinés à l'indigence, qu'elles détiennent ensuite en propriété ? O dépourvus, quelles que soient les habiletés dont la rapacité sacerdotale cherche à couvrir ses rapines, celles-ci seront mises au grand jour, et terrible sera la rétribution par laquelle vous serez vengés ; terrifiante sera pour vos insinuants et onctueux spoliateurs le *dies irae*, le moment solennel de la colère de l'agneau qui

s'annonce comme tout prochain par tant de signes manifestes aux yeux des clairvoyants et que refusent seuls de voir les aveugles volontaires et les endureis frappés de cécité !

Ainsi donc la capacité de gestion financière et la vertu de thésaurisation n'ont de valeur réelle, si recommandables à certains égards qu'elles puissent quelquefois paraître, qu'exercées au profit d'autrui et à l'intention des déshérités. Mises en œuvre, je ne dis pas dans un intérêt purement égoïste, mais simplement personnel ou familial, et même dans l'intérêt collectif d'organisations particulières ; ces qualités si hautement privées et qui, de ceux qui les ont, — si mince que soit d'ordinaire leur mérite — font l'objet de la servile et vénale adulation des âmes rampantes, sont aux termes de l'Évangile, d'une valeur toute minime et ne s'appliquent qu'à de toutes petites choses. Ce qui, aux yeux de la hadaude de tous les temps et surtout de celle de cette fin de siècle, constitue et justifie la suprématie incontestée de la caste des gens dits "actifs" et "pratiques," rompus aux affaires, et, comme les sangsues de la Bible, voués à la succion interrompue et inassouvissable du sang des producteurs de la richesse générale ; cela, dis-je, précisément ce qui démontre leur infériorité, leur incapacité patente, leur irrémédiable importance.

Et l'esprit de ressource dont ils font preuve, l'adresse apparente qu'ils déploient, le génie mystificateur de la prestidigitation éblouissante qui les distingue, — si grandes que toutes ces choses puissent paraître aux yeux des hommes — sont abominables devant Dieu. Et plus on se montre apte à gérer de cette façon les minuscules affaires de la présente existence, moins on sera jugé propre à prendre part aux grandes opérations de la vie future, la seule véritable, et qui, ne l'oublions point, se manifestera sur cette terre-ci même.

Voilà donc les rois de la haute et de la basse finance, les potentats de la banque, les princes de la spéculation, les ducs du propriétaire, les magnats de l'agio, les nababs du mercantilisme et les pachas de l'industrialisme décrétés d'incapacité par l'Évangile à raison même de l'habileté qu'ils auront mise à s'enrichir. Eh bien, je crois pouvoir le dire ici, maintenant, sans ombre d'inconvenance : cette incapacité éclate même dans la conduite de ces affaires matérielles qui cependant leur rapportent de si gros lots. J'ajoute que je n'ai pas attendu d'être devenu disciple conscient et propagandiste humble de ce même Évangile pour soupçonner ce qui vient d'être exposé et en sentir toute la vérité.

Il y a déjà longtemps que, jugeant les choses au point de vue purement temporel, je m'étais fait cette

conviction, — née de la seule observation du fait quotidien et de l'expérience acquise au cours du révoltant *struggle for life*, dont l'éceurance rebute toute âme élevée, — que c'est l'absence totale de toute délicatesse, le mépris inconscient de toute décence et l'ignorance du danger, que donne la cécité d'esprit, qui tiennent lieu de génie aux brasseurs d'affaires, manieurs d'argent, exploitateurs, exacteurs, monopoleurs et accapareurs de richesses et d'influence sociale, chez la plupart desquels se constate, sans qu'il soit besoin d'être grand clerc pour l'observer, l'incurable ineptie, la flagrante stupidité, le complet délabrement mental qui forment l'habituel apanage des hauts barons de la spéculation financière. A voir l'ensemble des hommes à succès, — toute juste exception faite, — ne dirait-on pas vraiment que la réussite est une sale gourmandine à goût dépravé dont l'aberration consiste à n'avoir d'attrait que pour le cancre ? Déjà les savants commencent à revenir de l'engouement insensé avec lequel on a voulu appliquer aux relations sociales le principe incompris de Darwin touchant la survivance du plus apte — *survival of the fittest*. M. Kidd, un sociologue éminent, dit, à la page 168 de son livre *Social Evolution* : " A chaque instant on nous montre que l'enseigne-ment même de la science darwinienne établit que ces sentiments sont positivement dommageables à la société, dans leur effet réel, et qu'ils ont pour tendance de favoriser parmi nous la survivance du plus inepte, — *survival of the unfittest*; — " c'est-à-dire le succès de l'indignité et de l'ineptie. Je lisais tout récemment, dans un journal, une anecdote pleine d'une profonde et fine observation dans sa rudesse de forme. J'en veux faire part à mes lecteurs parce qu'elle exprime spontanément, et comme par une impulsion extérieure, le sentiment qui git au fond des consciences. La scène se passe dans une école vétérinaire :

Un vieux professeur, très gros, très imposant, demandant à un élève, en présence d'un haut fonctionnaire du ministère de l'agriculture :

— Quel est le traitement qui convient aux gros animaux ?

— Monsieur, répondit l'élève, ce sont généralement les plus grosses bêtes qui reçoivent les plus gros traitements !

Et, puisque me voici décidément en frais de citations, qui donc a dit qu'à considérer ceux à qui Dieu donne la richesse, on acquiert une idée absolument juste du mépris dans lequel il la tient.

On comprend alors pourquoi ce grossier jobardisme, saturé d'orgueil et pourri d'idiote présomption, qui marque du signe de la Bête apocalyptique la ploutocratie dirigeante et triomphante, devra être écarté de la gestion et des jouissances des biens futurs qui, par

leur caractère spirituel, seront le partage des hommes de cœur et d'entendement, vivant de la vraie vie, sous l'inspiration du Paraclet. Et que pourrait-il bien faire, ce lourd élément, d'une activité brutale autant qu'inféconde, dans une sphère dont les habitants seront soumis à la seule influence de l'Esprit, où l'intelligence sera reine et le cœur roi ? N'est-il pas évident qu'il en devra être exclu par cette force, cette loi immanente des choses qui abaisse les lourdeurs opaques et fait monter les êtres de légèreté fluidique et translucide ?

Ce n'est donc pas à cause de leur mérite et de leur supériorité, mais bien plutôt par une de ces admirables et fréquentes ironies de la Providence, voulant nous dégoûter des choses de la matière par la destination à laquelle elle les réserve, — que les conquérants de fortunes colossales, les infidèles intendants du Père commun se voient attribuer les lourds héritages et les énormes traitements attachés au cumul éhonté des fonctions stérilisantes qu'ils sont manifestement incapables de remplir toutes à la fois, mais qui leur crée des amas de biens iniques, formés de la misère, pétris avec larmes et imbibés de la sueur du labeur fécondant. C'est l'Évangile lui-même qui déclare indigne des hautes intendances et jouissances futures l'homme actuellement réputé supérieur qui, par la rétention du produit du travail collectif, et du fait même de son habileté, se sera montré incapable des gestions inférieures du temps présent, et tout au plus digne des grossières satisfactions qu'elles procurent.

Et c'est par là que je veux clore ma réponse à la *Civiltà Cattolica* dont l'écrivain, rigoureusement orthodoxe autant qu'anti-social et anti-chrétien, m'a fourni l'occasion désirée d'aborder l'examen de quelques-uns des points les plus hautement importants du problème social-religieux qui prêtent à de beaucoup plus amples développements qu'il ne sera peut-être donné de tenter, plus tard, dans une forme moins défectueuse littérairement et typographiquement : — le présent travail ayant été composé et imprimé dans des conditions absolument défavorables à l'auteur et à la cause qu'il soutient. Je termine donc en disant que contrairement à l'opinion généralement reçue, le Livre qui est destiné à servir de code à l'humanité régénérée enseigne que c'est précisément à ceux qui se montrent indignes et incapables de les administrer au mieux de l'intérêt universel, que les richesses de ce monde sont dévolues de par l'ordre ou plutôt le désordre établi ; que ces richesses ne sont pas la propriété des riches ; que les pauvres qui s'en trouvent privés, pour en avoir été dépouillés, sont, en général, les vrais hommes de mérite et de valeur ; que les vices de l'indigence et des " basses classes " trouveront plus facilement grâce auprès de Dieu que certaines offusquantes vertus de l'opulence

et de la *Respectabilité* ; que le droit du pauvre, nié par l'orthodoxie et la légalité, est positif aux yeux de la Vérité et de la Justice, et que ce droit ne se trouve pas prescrit pour avoir été constamment méconnu et foulé aux pieds ; que la Charité est identique à la Justice, puisque l'intendant infidèle ne peut se *justifier*, c'est-à-dire se rendre *juste*, qu'en faisant par la charité, l'acte de justice qu'implique la restitution aux pauvres de ces biens du Maître dont, lui le curateur infidèle, avait la gestion et qu'il a détournés de leur légitime destination. Ainsi l'on comprend la prédilection partout marquée dans l'Écriture à l'égard du pauvre ; ainsi l'on apprend pourquoi le Christ couvrait de son écrasant mépris la prétention des docteurs orthodoxes de son temps et, par anticipation et figure, celle des scribes cléricaux du nôtre, — successeurs et héritiers naturels des premiers — qui tous ont cherché et cherchent constamment, à grands renforts de chinoïseries théologiques, à limiter au riche le devoir sans l'accomplissement intégral duquel il se montre incapable de justice et impropre au salut.

JACQUES LECROYANT.

FIN

Nous apprenons avec plaisir que M. J. P. Tardivel, le bouillant éditeur de la *Vérité*, vient de se faire naturaliser Canadien.

C'est un fleuron qui manquait à notre couronne, et nous devons être fiers de l'étaler aux yeux des populations ébahies.

Nous souhaitons que M. J. P. Tardivel ne s'en tienne pas là, et nous le prions respectueusement de nous accorder d'autres faveurs. Ainsi nous verrions avec plaisir :

Après sa naturalisation
Sa mort...ification,
Et sa canonisation.

Il la mérite bien, sans exagération.

PRECAUTIONS HYGIÉNIQUES

Pour guérir la toux et la bronchite, il ne suffit pas de faire usage du meilleur remède, tel que le *Baume Rhumal*, par exemple ; il faut aussi prendre les précautions hygiéniques indispensables en pareil cas. Il faut se vêtir convenablement pour la saison et éviter les refroidissements ; dans ces conditions, vous vous guérirez infailliblement en faisant usage du meilleur remède contre la toux, le *Baume Rhumal*. On le vend chez tous les pharmaciens et à la campagne, dans tous les magasins généraux. Son prix est partout de 25 cts la bouteille.

LA BEAUTE INTERIEURE

M. Maurice Maeterlinck, qui enferme tant de philosophie de la vie dans ses drames, donne dans la *Nouvelle Revue* du 15 décembre un nouvel essai de philosophie pure ; la beauté intérieure. Nos lecteurs pourront juger de la rare élévation morale de ces pages, écrites dans une forme délicate et émue, par cet extrait que nous en donnons :

Il est certain que des relations naturelles et primi-

tives d'âmes à âmes sont des relations de beauté. La beauté est le seul langage de nos âmes. Elles n'en comprennent pas d'autres. Elles n'ont pas d'autre vie. Elles ne peuvent produire autre chose ; elles ne peuvent pas s'intéresser à autre chose ; et c'est pourquoi toute pensée, toute parole, tout acte, grand et beau, est immédiatement applaudi par l'âme la plus opprimée et la plus basse même, s'il est permis de dire qu'il y ait des âmes basses. Elle n'a pas d'organe qui la relie à un autre élément et elle ne peut juger que selon la beauté. Vous le voyez à chaque instant dans votre vie ; et vous-même qui avez renié plus d'une fois la beauté, vous le savez aussi bien que ceux qui la cherchent sans cesse dans leur cœur. Si un jour vous avez profondément besoin d'un autre être, irez-vous à celui qui a souri d'un sourire misérable quand la beauté passait ? Irez-vous à celui qui a souillé d'un hochement de tête un acte généreux ou simplement une tendance pure ? Peut-être étiez-vous de ceux qui l'approuvèrent ? mais dans ce moment grave où c'est la vérité qui frappe à votre porte, vous vous tournerez vers cet autre qui a su s'incliner et aimer. Votre âme avait jugé dans ses profondeurs, et c'est son jugement silencieux et infaillible qui, trente années après, peut-être, remonte à la surface et vous envoie vers une sœur qui est plus vous que tout vous-même, parce qu'elle a été plus près de la beauté. Il faut si peu de chose pour encourager la beauté dans une âme. Il faut si peu de chose pour réveiller les anges endormis !

MAURICE MAETERLINCK.

LA VIE PARISIENNE

BONNE MINE

PAR ALEXANDRE HEPP

Dans le hall du Cercle, en rond, nous attendions l'annonce du dîner, quand Saint-Bardol pénétra. D'ordinaire, il venait en ligne directe vers nous, vers Portelac d'abord, qui était classé comme son ami.

Mais à sa vue, inopinément, Portelac, assis à fumer dans un grand fauteuil, se détourna à demi, et tout d'un coup, il y eut sur toute sa personne quelque chose de vindicatif et d'humilié à la fois.

Saint Bardol devant cette attitude passa, entre un jeu, et j'en chercha à comprendre.

— Vous êtes donc brouillés ? fit quelqu'un.

— Je lui en veux simplement, dit Portelac, tandis qu'il se levait et allait se planter tout droit devant une glace en panneau.

Un long moment, il resta là, à l'écart, à interroger son teint, ses yeux, ses lèvres ; il essayait des mouvements de cou et des poses : il s'assurait avec une bi-

zarrerie d'inquiétude, du mécanisme et du décor de son être, et on ne l'avait jamais vu ainsi.

Puis, quand il eût achevé cette vérification, avec un sourire pour lequel il peinait évidemment, il revint et parla.

— Pourquoi j'en veux à ce grand imbécile de Saint-Bardol ? J'ose à peine le dire, tant ma raison a de chances pour paraître ridicule. Mais il n'en est pas moins vrai que je dois à Saint-Bardol quelques minutes souverainement déplaisantes.

— C'était sur le boulevard, hier, l'après-midi ; je marchais dans l'air sec, étourdi, vivifié par un ciel d'hiver d'où tombaient des petits coups de froid, aiguillonnants ; et je ne sais pourquoi, juste ce jour-là, moi que promène si souvent l'ennui, j'avais de l'entrain plein mes talons qui résonnaient.

— J'aurais voulu marcher ainsi, ma canne et les mains dans les poches de mon paletot ouvert, pendant des heures, jusqu'à l'Ambigu, me sentant jeune, porté par une humeur mystérieusement alerte, et capable de tout. On a de ces moments d'inexplicable confiance, qui sont comme des cadeaux imprévus de l'Illusion.

— Arrêts aux devantures, coups d'œil d'amateur sur les montées en omnibus et sur le garage des refuges, flâneries exquises d'attente, d'inconnu, de haute opinion de soi-même. Et tout d'un coup, autour de la rue Vivienne, Saint-Bardol !

— Il venait sans doute de la Bourse et avait une figure rayonnante d'argent ; il me tendit deux gros doigts gantés, et quand je lui en eus fourni autant, — ça s'appelle aujourd'hui se donner la main, et je me demande vraiment pourquoi les hommes se croient obligés d'échanger cette marque d'une affection dont ils se moquent. — Il me confia ce qu'il avait fait la veille, ce qu'il faisait le soir, ce qu'il faisait le lendemain, et brusquement, m'ayant relaté tout ce qui l'intéressait très personnellement, il fila en me disant, d'une voix joviale qui me tinta encore à l'oreille :

— Ah ! vous savez, vous, vous n'avez pas bonne mine !

— Et voilà. "

— C'est pour cela, votre rancune ?

— Parfaitement.

Et après un silence, Portelac reprit :

— On peut tout dire à un honnête homme excepté ça : on n'a pas le droit de le jeter tout d'un coup dans l'angoisse, d'anéantir l'effort qu'il fait pour échapper à l'obsession, à la réalité de sa carcasse.

— Cela n'est déjà pas si commode de vivre, aujourd'hui ! Où qu'on aille et regarde, c'est la Maladie qui l'emporte ; partout elle déborde la vie, et son spectre a envahi même le boulevard.

— Quand le bon Lafontaine chantait le quinquina en

un long poème, il ne se doutait pas que cette plante philosophale de la pharmacie deviendrait quelque jour, — le nôtre, — la providence des terrasses de café, et que plateau au poing, des garçons en apporteraient comme d'une liqueur subtile.

— Avec la manie des Bars, bientôt nous verrons ici, comme à l'Hoffman-House de New-York, la mixture d'huile de foie de morue, battue avec le whiskey, au fond des gobelets d'argent.

— Entrez dans un cabaret, voici la table, et tout auprès le somelier attentif : jadis c'était pour les grands crus, mijotés avec passion sous les toiles d'araignées ; aujourd'hui c'est la Vittell ou la Vichy des bonnes années ! Et au moindre nuage, très inédictable, le maître d'hôtel, spontanément, vous ira quérir la petite boîte d'antipyrine.

— M. Homais a fait pour la maladie des merveilles, il est entré résolument dans la mode : gilets de flanelle parfumée à la sève de Pin, jerseys sanitaires, petites lucarnes ventilatrices aux chapeaux, bagues spéciales, étuis ciselés à morphine ; et le football est hygiénique et la bicyclette elle-même est le dernier triomphe de la Faculté.

— Déambulez, examinez un rideau de théâtre, ouvrez un journal, je vous défie d'échapper aux intrigues, à l'oppression de la maladie. On se demande comment, au milieu de tous les mauvais coups qui vous guettent, on peut avoir une seconde d'approximative santé, et c'est assommant à la fin et c'est décourageant ! Avec cela, qu'un monsieur vous tombe dessus et vous dise : Vous n'avez pas bonne mine ! et ça y est, on est pris, on est perdu.

— Aussi bien, je ne me permettrais jamais, moi, de dire à quelqu'un qu'il n'a pas bonne mine. C'est de l'indiscrétion, c'est un abus. Dans l'heure de détraquement général et d'épouvante que nous traversons, c'est comme un pendant au : Frère, il faut mourir !

— Qui sait ce que cette parole banale, d'une commiseration distraite, peut réveiller dans le pauvre passant ? quel abîme elle creuse soudain dans le fond de sa sécurité, de son espérance, de sa joie, et quel glas elle sonne ! Celui-ci, qui ne demandait qu'à oublier la fatalité qui pèse sur lui, peut être ainsi sans pitié ramené en face d'elle ; cet autre, prêt à prendre l'essor, peut être meurtri d'un seul mot.

— Avec moi, par exemple, Saint-Bardol pouvait-il être sûr que son observation n'atteindrait pas quelque peur secrète de se réveiller un matin la langue lourde, le flanc paralysé, les moelles frappées ? Que lui faisait donc ma figure à cet homme ? en quoi l'intéresse-t-elle ?

— Ou bien c'est un indifférent, alors qu'il la laisse tranquille ; ou c'est un ami, et alors qu'il m'épargne. Des yeux mornes et des joues ravinées, que lui importe

à lui ? avec toutes les remarques du monde, il ne pourrait rien y faire, il ne peut que me rendre doublement triste. Ah ! c'est mesquin et c'est méchant !

“ Le plus simple entendement de notre condition de créature, la charité la plus vulgaire, commandent le compliment menteur ou, tout au moins la réserve... Allons, n'est-ce pas que j'ai bonne mine, très bonne mine, et que Saint-Bardol en a menti ! ”

On entoura Portelac. Et ainsi qu'il le souhaitait, avec une avidité d'égoïsme ingénu, il fut félicité de son apparence.

Droit comme jamais, campé dans toute la correction d'une belle défense, il sortit en nous jetant un regard de triomphateur.

Mais le lendemain, on apprit qu'il s'était sauvé à la campagne, où nul ne s'occuperait de son visage, brusquement, en vidant ses tiroirs dans la valise, quand même, tout seul, désespérément, pour boire du lait, faire des kilomètres, et chasser devant lui les dernières feuilles jaunes, de la pointe de son soulier verni.

ALEXANDRE HEPP

IL N'Y A RIEN DE MIEUX

De tous les remèdes préconisés contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y en a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le *Baume Rhumal*. De là son immense popularité, 25 cents le flacon. En vente partout.

AFFAIRES DE ROBES

Nous empruntons à la *Libre Parole* une aimable boutade sur les avocats français.

“ La profession d'avocat est exclusive de toute autre. — Un avocat ne fait pas un métier, mais il exerce un sacerdoce. — L'argent qu'il reçoit en échange de ses bons offices n'est pas de l'argent qui paie, mais de l'argent qui “ honore ”. — Quelconque exercerait soit une fonction rétribuée, soit un simple négoce, serait immédiatement exclu de la confrérie, comme indigne. ”

Ainsi s'expriment dans les bi-annuelles “ réunions de colonnes ” devant les jeunes et respectueux stagiaires, les membres du conseil de l'Ordre — ces évêques du barreau.

A ouïr d'aussi sévères aphorismes quelques néophytes s'étonnent un peu parfois, car, pour naïfs qu'ils soient, ils ne peuvent ignorer que le grand Pontife qui leur parle est fort riche et qu'il a gagné sa vie, très honorablement d'ailleurs, en plaçant de fructueux procès et en se mettant — à beaux deniers comptants — au service de la veuve fortunée et de l'orphelin qui a la forte somme.

Mais, ce que peut-être ils ne soupçonnent pas, c'est qu'à l'heure présente le barreau tout entier est commerçant, au sens le plus étroit du mot, et que le bâton-

nier lui-même est, de par ses fonctions, à la tête d'un important négoce et patron de boutique !

Pareille affirmation veut une démonstration.

Il y avait autrefois au Palais deux vestiaires, l'un tenu par M. Bosc et l'autre par M. Fontaine. M. Fontaine et M. Bosc étaient deux marchands de robes à l'usage des cours, facultés, tribunaux, etc... et ils louaient, à raison de vingt sous par séance, ou vendaient à raison de cent francs par habit les vêtements nécessaires pour l'exercice des professions enjuponnées.

Ils gardaient au surplus et entretenaient en bon état de propreté des robes, rabats, épitoges et peaux de lapin de ces messieurs et faisaient de ces différents chefs, chacun en des locaux distincts, d'excellentes affaires.

Or, au mois de décembre dernier, le bail de M. Fontaine expira et il en demanda le renouvellement. Mais cette faveur, lui fut, croyons-nous, refusée.

C'est, qu'entre temps, divers membres du barreau avaient eu une idée vraiment originale qui, rapidement, avait fait son chemin.

— “ Nous payons très cher, avaient dit ces innovateurs, les tenanciers de nos vestiaires qui sont, en somme, des étrangers pour nous.

Pourquoi ne ferions-nous pas nos affaires nous-mêmes, afin de faire rentrer dans notre propre caisse les bénéfices de cette exploitation ?

Au lieu du vestiaire Fontaine, nous pourrions bien avoir le vestiaire de l'Ordre, que gèreraient des employés à notre solde ; M. Fontaine, lui-même, s'il lui plaisait.

L'argent que nous paierions d'une part rentrerait chez nous d'autre part, et de ces sommes ainsi gagnées nous pourrions retirer mille satisfactions.

Le papier à lettre serait meilleur dans la bibliothèque et les porte-plumes plus nombreux.

Peut-être même les frais annuels de cotisation pourraient-ils s'abaisser un jour. ”

Cette proposition fit quelque bruit d'abord dans le Landerneau du Palais, et pendant très longtemps elle rencontra de vifs et irréductibles adversaires.

Mais à la fin, les partisans du vestiaire de l'Ordre furent les plus nombreux, et l'idée prudemment émise dans le principe triompha bruyamment à la fin.

Les avocats achetèrent alors à M. Fontaine ses robes et tout son matériel ; ils obtinrent de la Ville, car le Palais de justice est un palais municipal, la concession de grands locaux qu'il firent aménager — ainsi s'installent et se succèdent les vulgaires commerçants — et au mois de janvier l'exploitation fut complètement organisée.

Pour un franc par journée, l'Ordre loua une robe et une toque ; pour cent francs, il vendit le costume

complet avec ses accessoires. Les quittances à en-tête : *Vestiaire de l'Ordre* furent signées par le caissier qui recevait d'ordinaire les cotisations aux frais de bibliothèque et autres.

La boutique fit — elle fait encore — d'excellentes affaires.

Mais hélas, il n'est point de prospérité dont on puisse garantir l'éternelle durée ! Qui sait si de mauvais jours ne viendront pas plus tard ?

Et alors ?

Alors, le passif dépassant l'actif, il faudra liquider, déposer le bilan, avouer le déficit, risquer, tout comme le marchand de vins du coin ou l'épicier d'en face, — la hideuse banqueroute, et se soumettre aux règles édictées dans le livre troisième du code de commerce.

Ce sera là, si l'événement se produit, — et nous ne le souhaitons pas, — un spectacle vraiment peu banal.

Mais, n'est-ce pas qu'elle est complète, l'harmonie existant entre les paroles que nous avons citées au début de cet article, et les actes que nous venons de relater ?..

E. GRAVOISIER

LES FILLES DE L'OGRE

Je l'ai vu trois fois.

Dans le sommeil ? Dans un vitrail d'église ? En rêve devant les temps ? Entre les pages d'un livre ? Dans le tiroir intérieur ?

Je me souviens de la lumière qui le baignait. Ce n'était ni le soleil, ni la lune, mais cette lueur diffuse, sans saison, sans heure, qui éclaire les bosquets des Champs-Élyséens, les batailles des temps passés, les supplices des saints, aux jours de la Légende Dorée, toutes les aventures des poèmes et les fastes de l'Histoire ; une lueur, blême comme un brouillard, irréaliste comme une auréole, clarté de tableau où les gestes ne font point de bruit, où la parole, les cris, les chants de triomphe se figent dans l'expression des bouches — clarté du passé, où le mouvement et la pensée sont fixés pour toujours par la magie de l'Immobile.

La première fois, IL s'élançait d'une tourelle comme un enfant que l'on poursuit dans une partie de cache-cache. En courant, il traversa une terrasse de château. Il se rua contre une petite porte qui ouvrait sur quelque galerie. Il semblait furieux de la trouver fermée. Il la battit de la pointe de ses pieds, de son genou, de tout son corps. Il n'acceptait point qu'elle résistât à sa volonté. Mais la porte était de chêne ancien, fortifiée par des clous et par des ferrures. L'enfant avait beau heurter de toutes ses forces, elle ne céda point, nul ne répondait à l'appel. Et, au-dessus de la toque de velours, plus haut que l'atteinte du bras, linteau ogival

de la porte, un démon raillait ce désespoir du sourire fixe des sculptures.

Je ne me souviens plus si l'enfant s'évapora ou si une main vint lui ouvrir mais seulement que je me promenais moi-même, sur la terrasse vide.

Elle était suspendue entre deux abîmes, au-dessus des nuages, qui faisaient un fond mouvant aux précipices. Les faites du donjon et des tourelles se perdaient par en haut, dans le brouillard. Les dalles que je foulais étaient étroitement scellées comme dans les églises. Nulle herbe, nulle rouille de mousse ne poussait entre les jointures, entre les créneaux des parapets.

Comme je collais mon visage aux vitraux qui donnaient du jour à quelque galerie intérieure, une grue à trois têtes vola au-dessus de la terrasse. A son triple cri je me retournai ainsi qu'un homme pris en criminelle flagrante. . . . Mais ce n'est pas de mon angoisse qu'il s'agit — pourquoi, d'ailleurs, décrire ce qui n'exista jamais ?

La seconde fois que je le vis, IL était encore vêtu à la mode des pages. Ses cheveux blonds roulaient sur ses épaules sous une toque du même velours que sa trousse. Un livre, qui semblait un missel, bâillait sur ses genoux ; mais, depuis longtemps, ses yeux avaient quitté l'antienne commencée. Ils regardaient par la fenêtre ouverte ; ils épelaient la première rêverie qu'un invisible doigt écrit sur la ligne d'horizon. Ses yeux très longs, très écartés du nez, lui donnaient l'angélique expression des jeunes gens de lumière qui soulèvent les Marie dans la gloire des Assomptions.

Soudain, il tressaillit.

Sa mère venait de lui toucher l'épaule. Elle souriait en prononçant des paroles que je n'entendis point. Sans doute, elle lui disait qu'il faut tenir notre âme en laisse ; qu'il vaut mieux lire les antiennes dans les missels que les rêveries écrites sur la ligne d'horizon.

La noble dame était blanche comme son hennin ; la bourse des aumônes était suspendue à sa ceinture, à côté du trousseau de clefs qui enfermait sa provision. Si fine, si élancée, si immatérielle, elle ressemblait aux abbesses qui prient dans l'or des enluminures. Elle avait donné à son fils ses yeux tout en âme, la grâce exquise et longue de ses doigts. Sur les boucles blondes elle posa une de ses mains au tou d'ivoire. Longuement, elle la tint appuyée, comme si un charme plus puissant que les paroles sortait pour le bien du fils de cette maternelle caresse. Et, en effet, l'enfant leva les yeux vers elle, et, tous les deux, ils sourirent.

Voici comment je le vis pour la troisième fois.

Il était devenu un beau fils. Dans la cour des écuries, il montait un ardent destrier. Les naseaux de l'épau souflaient le feu de l'amour. Il se dressait debout, sur ses robustes cuisses ; alors, ses sabots, par

devant, frappaient le vide de l'air, et le cavalier, en riant, se penchait sur l'encolure. }

Derrière les volets des écuries closes, toute la jumenterie répondait à ces appels par des hennissements de désir. Le beau fils se divertissait de cette tempête déchainée, de l'impuissance des femelles, des révoltes de l'étalon contre le mors.

Soudain, il tourna la tête.

Son père venait d'entrer dans la cour. Et sans doute le vieux seigneur interpella le dompteur de destriers d'une voix impérieuse, car le jeune homme sauta à terre et remit l'étalon écumant entre les mains des valets.

Je vis le père et le fils causer gravement, l'un avec des gestes emportés, l'autre le front incliné, les yeux à terre.

Le noble seigneur expliquait sans doute qu'il ne faut pas jouer avec cette force obscure qui fait bondir les étalons, bramer les jumenteries. Il disait que le désir cabré écrase ceux qui excitent ses fougues. Peut-être il ajouta que l'amour est une souffrance dont nul ne doit faire un jeu cruel.

C'était un baron rude. Il avait reçu dans un assaut un éclat d'arquebusade. La balle avait sillonné son front d'une horizontale cicatrice ; il semblait que le coup, tiré à bout portant, l'eût laissé tout noirci de poudre. Son couteau de chasse lui battait la hanche. Comme il venait de trancher des différends sous quelque chêne vénérable, il tenait encore entre ses doigts une main de justice.

Ce père avait donné à ce fils sa poitrine ouverte comme un vol de faucon, son torse d'écuyer, ses passions d'amour et de guerre, maintenant refroidies. Quand il eut fini de parler, il croisa ses bras sur sa poitrine : et, longtemps, entre les yeux, il fixa son enfant, comme si ce regard paternel enfermait quelque vertu que la volonté pût transmettre d'un cerveau à l'autre. Le jeune homme soutint ce regard avec respect ; mais, imperceptiblement, du bout de son fouet, il effleurait les revers de ses bottes.

De quel nom l'avait-on appelé, ce fils unique, de quel nom que je n'entendis point ?

Ses yeux le disaient : il était celui que les mères attendent pendant des années, celui auquel elles rêvent de forger une âme pareille à leurs délicatesses, pour mettre les femmes futures à l'abri des déceptions de l'amour.

Il avait été celui dont une mère songe :

— Mon fils aimera Dieu et la justice. Il me préférera à toutes les femmes du monde parce que je l'ai aimé avant les autres, parce que nulle autre femme ne pourra jamais l'aimer autant que j'ai fait. Il aura une décision virile, mais il aimera plus avec son cœur

qu'avec sa force. Il ne se moquera pas des rêves, ni des pressentiments. Il comprendra que l'amour est comme le feu du tabernacle qui jamais ne doit s'éteindre.

Il avait été celui dont un père décide :

— Mon fils sera plus fort, plus habile, plus redouté, plus glorieux que moi. Je ne souffrirai pas qu'il perde des années de jeunesse dans d'inutiles passades. Je veux qu'avec mon armure d'autrefois, il revête mon expérience d'aujourd'hui. Alors il pourra espérer la royauté du monde et porter notre nom si haut que j'entendrai l'écho de ses actions jusque dans le paradis.

Père et mère, tous deux étaient d'accord que leur fils serait grand parmi les hommes. Avant que l'enfant fut né, l'un comme l'autre, déjà, se contaient ses prouesses ; sans le désigner par aucun nom, l'un comme l'autre disaient : " IL "

— IL aimera sa mère . . .

— IL honorera son père . . .

Dès le soir du baptême, ses parents oublièrent son nom et l'appelèrent IL.

HUGUES LE ROUX.

COMMENT ON ENTERRE LES SAINTS

Que nous sommes loin de la sainteté ! Je ne dis pas cela seulement pour moi qui suis le dernier des pécheurs, mais pour tous ceux qui ont exercé une action considérable sur leur temps, pour Déroulède, pour Delahaye, pour Séverine. Dès que nous sommes menacés d'un complot policier ou traqués trop violemment par quelques bandes de coquins, nous faisons tête sans doute, mais nous nous révoltons, à part nous, contre la canaillerie humaine.

Nous ne consentons pas à voir que nous payons d'avance la rançon de notre gloire future, que notre œuvre n'est grande précisément que parce qu'elle nous coûte des sacrifices. Nous ne savons pas comprendre cette profonde parole de l'Imitation : " Jésus-Christ a voulu souffrir depuis la naissance jusqu'à la mort. S'il avait jugé qu'il y eût pour l'homme quelque chose de meilleur que la souffrance, il nous l'aurait enseigné par son exemple."

Ces idées me sont venues ce matin en lisant une lettre qui m'était adressée de Rome, et où l'on racontait l'enterrement d'un vieillard, enterrement célébré presque clandestinement, le 21 décembre dernier, en l'église Santa-Maria-in-Via.

Personne ne suivait ce convoi. Quelques clercs de l'église, les novices et deux ou trois prêtres de Saint-Claude des Bourguignons assistaient seuls à cette cérémonie.

Quel était l'homme qu'on enterrait ainsi. Avait-il

prononcé, comme Désoulède, de magnifiques harangues pour essayer de sauver son pays ? S'était-il efforcé, comme Delahaye, d'arracher le masque d'austérité qui couvrait les Républicains chéquards de la Chambre ? Avait-il seulement, comme Séverine, réussi, à force d'éloquence, à dénouer de temps en temps les doigts serrés du Riche pour en faire tomber une obole dans la main tremblante du pauvre ?

Il avait fait davantage pour les hommes, et il avait été le premier ouvrier d'une des grandes œuvres de ce siècle.

J'ai raconté déjà à mes lecteurs les origines presque invraisemblables de cette œuvre admirable des Petites Sœurs des Pauvres. Il est bon de le rappeler, car cela console et relève l'humanité en montrant que l'homme peut tout alors qu'il veut vraiment, alors qu'il est d'avance résigné à tout.

Cela commence à Saint-Servan. Il y a là une servante bretonne de quarante-sept ans, la Jugan, une ouvrière, Marie Jamet, un petit vicaire de vingt-cinq ans, l'abbé Lepailleur, sans fortune, sans relations. Le cœur de ces humbles fut touché de pitié en pensant au sort misérable des pauvres vieillards abandonnés, crouissant dans la malpropreté physique et morale, crevant désespérés dans des coins : ils voulurent donner des lits à ces parias et ils commencèrent par ramasser une vieille aveugle qui agonisait dans un galetas.

La Jugan prit un grand panier et s'en alla mendier. Vous devinez l'effort accompli, la secousse de cœur, la contraction d'estomac, à la première sortie. Cette domestique bien considérée, ayant servi dans de bonnes maisons, se faisant menliante dans cette petite ville où tout le monde la connaissait, où sur le pas des portes chacun la regardait. . . . Vous sentez ce que prêtait aux quolibets le spectacle baroque de ces deux plébiennes associées à ce mince vicaire, qui s'étaient mis en tête de recueillir des êtres sordides qui dégoûtaient tous les gens qui avaient de la tenue.

Savoir braver le respect humain, c'est-à-dire se fouler aux pieds soi-même, consentir à être un objet de risées — voilà l'héroïsme.

Où trouvez-vous Jeanne d'Arc sublime ? Est-ce devant Orléans, alors que, l'étendard fleurdelysé à la main, elle pousse devant elle les soldats de Talbot ? Ce jour-là elle était dans son rêve réalisé, elle portait l'armure et la robe d'or, elle était acclamée par les troupes, elle touchait la Victoire de la main. . . . Pour moi, l'heure à laquelle notre chère Jeanne fut vraiment grande, c'est lorsqu'elle quitta son village pour aller trouver Baudricourt.

Voyez-vous cette "gardienne" de moutons, vêtue d'une robe de toile rouge, abordant ce capitaine en un temps où le métier des armes ne semble accessible qu'à

quelques-uns, et lui disant cette énormité : " C'est moi, qui dois faire ce que n'ont pu faire vos princes du sang, vos barons et vos chevaliers, c'est moi qui dois chasser les Anglais."

La Jugan, ainsi qu'on l'appelait familièrement, était de la race de Jeanne d'Arc, une héroïne à sa façon, et la brave Candalaise s'en alla arpentant les routes dévorant les kilomètres, courant de ferme en ferme pliant sous le faix des provisions qu'elle rapportait pour les bonnes vieilles, dont le nombre s'était accru. Bientôt elle se risqua jusqu'aux champs de courses de Saint-Malo et de Dinard.

La première fois, elle eut une peur du diable, c'est le diable, c'est le mot puisque c'était l'ennemi du genre humain qui la lui suggérait. A la pensée d'aborder toutes ces belles dames assises, en élégantes toilettes, sur des estrades, tous ces messieurs *chic* qui braquaient leur jumelle sur le champ de courses, elle se sentit défaillir. Elle saisit d'une main le grand sac qui, cette fois, avait remplacé le panier légendaire, pressa de l'autre le crucifix qui pendait à son chapelet et, souriante et calme, elle alla de groupe en groupe.

Aujourd'hui, après cinquante ans écoulés, l'Institut fondé par ces trois êtres, qui n'avaient pas mille francs à eux tous, possèdent cent six maisons en France, cinquante et une en Espagne, vingt-neuf en Angleterre, trente en Amérique, seize en Italie, treize en Belgique, quatre en Afrique, trois en Océanie, une en Portugal et une en Turquie.

Les vieillards qui habitent ces asiles sont au nombre de 33,135 à l'heure actuelle, et ils ont pour les servir 4,475 Petites-Sœurs.

Qu'est devenu le pauvre vicaire de Saint-Servan qui a eu cette foi qui transporte les montagnes, qui témoigne de la puissance d'action de l'être humain lorsqu'une flamme intérieure l'anime ? . . .

Sans doute, à défaut d'honneurs éclatants que son humilité eût refusés, les Princes de l'Eglise lui ont prodigué les égards que l'on devait à un des hommes de ce siècle qui ont mis le plus magnifiquement en relief le rôle social du christianisme. Il a eu, au moins, la joie de mourir dans sa chère Bretagne, entourée de quelques-unes de ces Petites Sœurs qui le vénéraient comme un saint.

Détrompez-vous. Il a été arraché brusquement de la maison mère de son ordre et conduit en Italie à la suite d'une de ces expéditions qui rappellent les enlèvements de d'Artagnan ; on ne lui a même pas permis de s'arrêter en route dans un des établissements qu'il avait fondés.

Il a été condamné, dit-on, par le Saint-Office pour " hérésie orale " et enfermé non point chez les Religieuses de Frascati comme on l'avait annoncé, mais à

Saint-Claude des Bourguignons, une propriété nationale de la France cédée aux Pères du Saint Sacrement. Les Pères avaient reçu l'ordre de ne laisser leur prisonnier parler à qui que ce soit.

Un ecclésiastique français, qui avait appris que le Père était là, avait demandé comme une grâce au Supérieur du Saint-Sacrement de lui faire recevoir la bénédiction du saint vieillard, en s'engageant sur l'honneur à ne pas lui adresser un mot.

— Cher ami, répondit le Supérieur, si je pouvais faire une exception, je la ferais pour vous, mais il y a là-dessus des ordres absolus.

-- Mais de qui sont ces ordres ? demanda l'ecclésiastique.

Le Supérieur ne répondit pas.

Celui qu'on a enterré le 21 décembre dernier, à Santa-Marin-in-Vin, sans qu'aucun des Français habitant Rome ait été prévenu, était le Père Augustin-Marie Lepailleur, fondateur des Petites Sœurs des Pauvres, mort à soixante-dix-neuf ans des suites d'une pneumonie, disent les registres de l'église.

Nous raconterons quelque jour, en détail, de quelles amertumes fut abreuvé ce pauvre vieux prêtre transporté brusquement sous le ciel de l'Italie, loin de tous ceux qui l'aimaient, au milieu de geus qui ne connaissaient rien de cette vie merveilleuse. Nous dévoilerons ce *mysterium iniquitatis*.

Ce sera la première pièce du procès de canonisation que les Petites Sœurs obligées maintenant de céder aux évêques, qui se sont débarrassés du Père Lepailleur pour mettre la main sur l'argent, poursuivront, n'en doutez pas, avec une ténacité infatigable et douce.

Pour le moment, contentons-nous de méditer l'exemple de ce serviteur de Dieu. Il a commencé par mettre sa montre en gage, et il est arrivé à fonder assez de maisons dans le monde entier pour y recueillir 33,000 malheureux. Quant à lui, il n'a pas trouvé une de ces maisons pour le recueillir, et il n'a pas eu la joie de mourir en France, dans un de ces lits où s'éteignent, grâce à lui, des vieillards qui, sans lui, auraient exhalé leur dernier souffle dans la rue.

Cet apôtre du dix-neuvième siècle, ce prêtre selon le cœur de Jésus, a eu trois lignes d'oraison funèbre à la quatrième page de la *Croix*, et vingt et une lignes dans la *Semaine religieuse* de Rennes, où survit l'implacable esprit du cardinal Place : *Opera eorum sequentur illos. . . .*"

EDOUARD DRUMONT

CE N'EST PAS DE LA SPECULATION

Un grand nombre de remèdes ont été inventés pour le soulagement des rhumes, toux grippe, bronchite. Mais il y a un remède qui guérit radicalement les rhumes, toux, grippe : c'est le *Baume Rhumal*. N'en prenez pas d'autre, le salut est à ce prix. Ce merveilleux spécifique français se vend dans les meilleurs pharmacies, à raison de 25 cents le flacon. Ce n'est pas un remède de spéculation, mais un médicament scientifique.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

I

Pendant la nuit, le train avait eu de grands retards, entre Pise et Civita-Vecchia, et il allait être neuf heures du matin, lorsque l'abbé Pierre Froment, après un dur voyage de vingt-cinq heures, débarqua enfin à Rome. Il n'avait emporté qu'une valise, il sauta vivement du wagon, au milieu de la bousculade de l'arrivée, écartant les porteurs qui s'empressaient, se chargeant lui-même de son léger bagage dans la hâte qu'il éprouvait d'être arrivé, de se sentir seul et de voir. Et, tout de suite, devant la gare, sur la place des Cinq-Cents, étant monté dans une des petites voitures découvertes, rangées le long du trottoir, il posa la valise près de lui, après avoir donné l'adresse au cocher.

— Via Giulia, palazzo Boccanera.

C'était un lundi, le 3 septembre, par une matinée de ciel clair, d'une légèreté, d'une douceur admirables. Le cocher, un petit homme rond, aux yeux brillants, aux dents blanches, avait eu un sourire en reconnaissant un prêtre français, à l'accent. Il fouetta son maigre cheval, la voiture partit avec la vive allure de ces fiacres romains, si propres, si gais. Mais, presque aussitôt, après avoir longé les verdure du petit square, arrivé sur la place des Thermes, il se retourna, souriant toujours, désignant de son fouet des ruines.

— Les thermes de Dioclétien, dit-il en un mauvais français de cocher obligeant, désireux de plaire aux étrangers, pour s'assurer leur clientèle.

La voiture descendit au grand trot la pente raide de la rue Nationale, qui dévale des hauteurs, du Viminal, où se trouve la gare. Et, dès lors, il ne cessa plus, il tourna la tête à chaque monument, le montra du même geste. Dans ce bout de large voie neuve, il n'y avait que des bâtisses récentes. Mais le mouvement de son fouet se fit plus ample, sa voix se haussa, bien qu'un peu ironique, lorsque, sur la gauche, il nomma une immense construction, fraîche et crayeuse encore, tout un pâté gigantesque de pierres, surchargé de sculptures, de frontons et de statues.

— La banque Nationale.

Pierre, depuis une semaine que son voyage était décidé, passait les jours à étudier la topographie de Rome sur des plans et dans des livres. Aussi aurait-il pu se diriger, sans avoir à demander son chemin, et les explications le trouvaient prévenu. Ce qui le déroutait pourtant, c'étaient ces pentes soudaines, ces continuelles collines qui étagent en terrasses certains quartiers. Maintenant, sur la droite, montaient des massifs de verdure, en haut desquels s'allongeait un interminable bâtiment jaune et nu, couvent ou caserne.

— Le Quirinal, le palais du roi, dit le cocher.

Plus bas, comme la voiture tournait sur une place triangulaire, Pierre, qui levait les yeux, fut ravi en

apercevant, très haut, supporté par un grand mur lisse, un jardin suspendu, d'où se dressait, dans le ciel limpide, l'élégant et vigoureux profil d'un pin parasol centenaire. Il sentit toute la fierté et toute la grâce de Rome.

—La villa Aldobrandini.

Puis, ce fut, plus bas encore, une vision rapide qui acheva de le passionner. La rue faisait de nouveau un coude brusque, lorsque, dans l'angle, par un bout sombre de ruelle, une trouée de lumière se produisait. C'était, en contrebas, une place blanche, comme un puits de soleil, empli d'une aveuglante poussière d'or ; et, dans cette gloire matinale, s'érigait une colonne de marbre géante, toute dorée du côté où l'astre la baignait à son lever, depuis des siècles. Il fut surpris, quand le cocher la lui nomma, car il ne se l'était pas imaginée ainsi, dans ce trou d'éblouissement, au milieu des ombres voisines.

—La colonne Trajane.

Au bas de la pente, la rue Nationale tournait une dernière fois. Et ce furent encore des noms jetés, au trot vif du cheval : le palais Colonna, dont le jardin est bordé de maigres cyprès ; le palais Torlonia, à demi éventré pour les embellissements nouveaux ; le palais de Venise, nu et redoutable, avec ses murs crénelés, sa sévérité tragique de forteresse du moyen âge, oublié là dans la vie bourgeoise d'aujourd'hui. La surprise de pierre augmentait, devant l'aspect inattendu des choses. Mais le coup fut rude surtout, lorsque le cocher, de son fouet, lui indiqua triomphalement le Corso, une longue rue étroite, à peine aussi large que notre rue Saint-Honoré, blanche du soleil à gauche, noire d'ombre à droite, et au bout de laquelle la lointaine place du Peuple faisait comme une étoile de lumière : était-ce donc là le cœur de la ville, la promenade célébrée, la voie vivante où affluait tout le sang de Rome ?

Déjà la voiture s'engageait dans le cours Victor-Emmanuel, qui continue la rue Nationale, les deux trouées dont on a coupé l'ancienne cité de part en part, de la Gare au pont Saint-Ange. A gauche, l'abside ronde du Gesù était toute blonde de gaieté matinale. Puis, entre l'église et le lourd palais Alfieri, qu'on n'avait point osé jeter bas, la rue s'étranglait, on entraît dans une ombre humide, glaciale. Et, au delà, devant la façade du Gesù, sur la place, le soleil recommençait, éclatant, déroulant ses nappes dorées ; tandis qu'au loin, au fond de la rue d'Aracœli, noyée d'ombre également, des palmiers ensoleillés apparaissaient.

—Le Capitole, là-bas ! dit le cocher.

Le prêtre se pencha vivement. Mais il ne vit que la tache verte, au bout du ténébreux couloir. Il était pénétré d'un frisson par ces alternatives soudaines de chaude lumière et d'ombre froide. Devant le palais de Venise, devant le Gesù, il lui avait semblé que toute la nuit des jours anciens lui glaçait les épaules ; puis, c'était, à chaque place, à chaque élargissement des voies nouvelles, une rentrée dans la lumière, dans la douceur gaie et tiède de la vie. Les corps de soleil jaune tombaient des toitures, découpaient nettement les ombres violâtres. Entre les façades, on apercevait des bandes de ciel très bleu et très doux. Et il trouvait à l'air qu'il respirait un goût spécial, encore indé-

terminé, un goût de fruit qui augmentait en lui la fièvre de l'arrivée.

Malgré son irrégularité, c'est une fort belle vie moerme que le cours Victor-Emmanuel ; et Pierre pouvait se croire dans une grande ville quelconque, aux vastes bâtisses de rapport. Mais, quand il passa devant la Chancellerie, le chef-d'œuvre de Bramante, le monument type de la Renaissance romaine, son étonnement revint, son esprit retourna aux palais qu'il venait déjà d'entrevoir, à cette architecture nue, colossale et lourde, à ces immenses cubes de pierre, pareils à des hôpitaux ou à des prisons. Jamais il ne se serait imaginé ainsi les fameux palais romains, sans grâce ni fantaisie, sans magnificence extérieure. C'était évidemment fort beau, il finirait par comprendre, mais il devrait y réfléchir.

Bausquement, la voiture quitta le populeux cours Victor-Emmanuel, pénétra dans les ruelles tortueuses, où elle avait peine à passer. Le calme s'était fait, le désert, la vieille ville endormie et froide, au sortir du soleil et des foules de la ville nouvelle. Il se rappela les plans consultés, il se dit qu'il approchait de la via Giulia ; et sa curiosité qui avait grandi, s'accrut alors jusqu'à le faire souffrir, désespéré de ne pas en voir, de ne pas en savoir tout de suite davantage. Dans l'état de fièvre où il était depuis son départ, les étonnements qu'il éprouvait à ne pas trouver les choses telles qu'il les avait attendues, les chocs que venait de recevoir son imagination, aggravaient sa passion, le jetaient au désir aigu et immédiat de se contenter. Neuf heures sonnaient à peine, il avait toute la matinée pour se présenter au palais Bocanera : pourquoi ne se faisait-il pas conduire sur-le-champ à l'endroit classique, au sommet d'où l'on voyait Rome entière, étalée sur les sept collines ? Quand cette pensée fut entrée en lui, elle le tortura, il dut finir par céder.

Le cocher ne se retournait plus, et Pierre dut se soulever, pour lui crier la nouvelle adresse.

—A San Pietro in Montorio.

D'abord, l'homme s'étonna, parut ne pas comprendre. D'un signe de son fouet, il indiqua que c'était là-bas, au loin. Enfin, comme le prêtre insistait, il se remit à sourire complaisamment, avec un branle amical de la tête. Bon, bon ! il voulait bien, lui.

Et le cheval repartit d'un train plus rapide, au milieu du dédale de rues étroites. On en suivit une, étranglée entre de hauts murs, où le jour descendait comme au fond d'une tranchée. Puis, au bout, il y eut une entrée soudaine en plein soleil, on traversa le Tibre sur l'antique pont de Sixte IV, tandis qu'à droite et à gauche s'étendaient les nouveaux quais, dans le ravage et les plâtres neufs des constructions récentes. De l'autre côté, le Transtévère lui aussi était éventré ; et la voiture monta la pente du Janicule, par une voie large qui portait, sur de grandes plaques, le nom de Garibaldi. Une dernière fois, le cocher eut son geste d'orgueil bon enfant, en nommant cette voie triomphale.

—Via Garibaldi.

Le cheval avait dû ralentir le pas, et Pierre, pris d'une impatience enfantine, se retournait pour voir, à mesure que la ville, derrière lui, s'étendait et se découvrait davantage. La montée était longue, des quartiers surgissaient toujours, jusqu'aux lointaines collines. Puis, dans l'émotion croissante qui faisait battre

son cœur, il trouva qu'il gâtait la satisfaction de son désir, en l'émiettant ainsi, à cette conquête lente et partielle de l'horizon. Il voulait recevoir le coup en plein front, Rome entière vue d'un regard, la ville sainte ramassée, embrassée d'une seule étreinte. Et il eut la force de ne plus se retourner, malgré l'élan de tout son être.

En haut, il y a une vaste terrasse. L'église de San Pietro in Montorio se trouve là, à l'endroit où saint Pierre, dit-on, fut crucifié. La place est nue et rousse, cuite par les grands soleils d'été ; pendant qu'un peu plus loin, derrière, les eaux claires et grondantes de l'Acqua Paola tombent à gros bouillons dans trois vases de la fontaine monumentale, dans une éternelle fraîcheur. Et, le long du parapet qui borde la terrasse, à pic sur le Transtévère, s'alignent toujours des touristes, des Anglais minces, des Allemands carrés, béants d'admiration traditionnelle, leur Guide à la main, qu'ils consultent, pour reconnaître les monuments.

Pierre sauta lestement de la voiture, laissant sa valise sur la banquette, faisant signe d'attendre au cocher, qui alla se ranger près des autres fiacres et qui resta philosophiquement sur son siège, au plein soleil, la tête basse comme son cheval, tous deux résignés d'avance à la longue station accoutumée.

Et Pierre, déjà, regardait de toute sa vue, de toute son âme, debout contre le parapet, dans son étroite soutane noire, les mains nues et serrées nerveusement, brûlantes de sa fièvre. Rome, Rome ! la Ville des Césars, la Ville des Papes, Ville éternelle qui deux fois a conquis le monde, la Ville prédestinée du rêve ardent qu'il faisait depuis des mois ! elle, là enfin, il la voyait ! Des orages, les jours précédents, avaient abattu les grandes chaleurs d'août. Cette admirable matinée de septembre fraîchissait dans le bleu léger du ciel sans tache, infini. Et c'était une Rome noyée de douceur, une Rome du songe, qui semblait s'évaporer au clair soleil matinal. Une fine brume bleuâtre flottait sur les toits des bas quartiers, mais à peine sensible, d'une délicatesse de gaze ; tandis que la campagne immense, les monts lointains se perdaient dans du rose pâle. Il ne distingua rien d'abord, il ne voulait s'arrêter à aucun détail, il se donnait à Rome entière, au colosse vivant, couché là devant lui, sur ce sol fait de la poussière des générations. Chaque siècle en avait renouvelé la gloire, comme sous la sève d'une immortelle jeunesse. Et ce qui le saisissait, ce qui faisait battre son cœur plus fort, à grands coups, dans cette première rencontre, c'était qu'il trouvait Rome telle qu'il la désirait matinale et rajeunie, d'une gaieté envolée, immatérielle presque, toute souriante de l'espoir d'une vie nouvelle, à cette aube si pure d'un beau jour.

Alors, Pierre, immobile et debout devant l'horizon sublime, les mains toujours serrées et brûlantes, revêcut en quelques minutes les trois dernières années de sa vie. Ah ! quelle année terrible, la première, celle qu'il avait passée au fond de sa petite maison de Neuilly, portes et fenêtres closes, terré là comme un animal blessé qui agonisait. Il revenait de Lourdes l'âme morte, le cœur sanglant, n'ayant plus en lui que de la cendre. Le silence et la nuit s'étaient faits sur les ruines de son amour et de sa foi. Des jours et de

jours s'écoulèrent, sans qu'il entendit ses veines battre, sans qu'une lueur se levât, éclairant les ténèbres de son abandon. Il vivait machinalement, il attendait d'avoir le courage de se reprendre à l'existence, au nom de la raison souveraine, qui lui avait fait tout sacrifier. Pourquoi donc n'était-il pas résistant et plus fort, pourquoi ne conformait-il pas sa vie tranquillement à ses certitudes nouvelles ? Puisqu'il refusait de quitter la soutane, fidèle à un amour unique et par dégoût du parjure, pourquoi ne se donnait-il pas pour besogne quelque science permise à un prêtre, l'astronomie ou l'archéologie ? Mais quelqu'un pleurerait en lui, sa mère sans doute, une immense tendresse éperdue que rien n'avait assouvie encore, qui se désespérait sans fin de ne pouvoir se contenter. C'était la continuelle souffrance de sa solitude, la plaie restée vive, dans la haute dignité de sa raison reconquise.

Puis, un soir d'automne, par un triste ciel de pluie, le hasard le mit en relations avec un vieux prêtre, l'abbé Rose, vicaire à Sainte-Marguerite, dans le faubourg Saint-Antoine. Il alla le voir, au froid du rez-de-chaussée humide qu'il occupait, rue de Charonne, trois pièces transformées en asile, pour les enfants abandonnés, qu'il ramassait dans les rues voisines. Et dès ce moment, il changea, un intérêt nouveau et tout-puissant y était entré, il devint l'aide peu à peu passionné du vieux prêtre. Le chemin était long, de Neuilly à la rue de Charonne. D'abord, il ne le fit que deux fois par semaine. Puis, il se déranga tous les jours, il partait le matin pour ne rentrer que le soir. Les trois pièces ne suffisant plus, il avait loué le premier étage, il s'y était réservé une chambre où il finit par coucher souvent ; et toutes ses petites rentes passaient là, dans ce secours immédiat donné à l'enfance ; et le vieux prêtre, ravi, touché aux larmes de ce jeune dévouement qui lui tombait du ciel, l'embrassait en pleurant, l'appelait l'enfant du bon Dieu.

Lr misère, la sclérote et abominable misère, Pierre alors la connut, vécut chez elle, avec elle, pendant deux années.

Cela commença par ces petits êtres qu'il ramassait sur le trottoir, que la charité des voisins lui amenait, maintenant que l'asile était connu du quartier : des garçonnets, des fillettes, des tout petits tombés à la rue pendant que les pères et mères travaillaient, buvaient ou mouraient. Souvent le père avait disparu, la mère se prostituait, l'ivrognerie et la débauche étaient entrées au logis avec le chômage ; et c'était la nichée au ruisseau, les plus jeunes crevant de froid et de faim sur le pavé, les autres s'envolant pour le vice et le crime. Un soir, rue de Charonne, sous les roues d'un fardier, il avait retiré deux petits garçons, deux frères, qui ne purent même lui donner une adresse, venus ils ne savaient d'où.

Un autre soir, il rentra avec une petite fille dans ses bras, un petit ange blond de trois ans à peine, trouvée sur un banc, et qui pleurait, en disant que sa maman l'avait laissée là. Et, plus tard, forcément, de ces maigres et pitoyables oiseaux culbutés du nid, il remonta aux parents, il fut amené à pénétrer de la rue dans les bouges, s'engageant chaque jour davantage dans cette enfer, finissant par en connaître toute l'épouvantable horreur, le cœur saignant, éperdu d'angoisse terrifiée et de charité vaine.

Ah! la dolente cité de la misère, l'abîme sans fond de la déchéance et de la souffrance humaines, quels voyages effroyables il y fit, pendant ces deux années qui bouleversèrent son être! Dans ce quartier Sainte-Marguerite, au sein même de ce Faubourg St-Antoine si actif, si courageux à la besogne, il découvrit des maisons sordides, des ruelles entières de masures sans jour, sans air, d'une humidité de cave, où croupissait, où agonisait, empoisonnée, toute une population de misérables. Le long de l'escalier branlant, les pieds glissaient sur les ordures amassées. A chaque étage, recommençait le même dénuement, tombé à la saleté, à la promiscuité la plus basse. Des vitres manquaient, le vent faisait rage, la pluie entraît à flots.

Beaucoup couchaient sur le carreau nu, sans jamais se vêtir. Pas de meubles, pas de linge, une vie de bête qui se contente et se soulage comme elle peut, au hasard de l'instinct et de la rencontre. Là dedans, en tas, tous les sexes, tous les âges, l'humanité revêtue à l'animalité par la dépossession de l'indispensable, par une indigence telle, qu'on s'y disputait à coups de dents les miettes balayées de la table des riches. Et le pis était cette dégradation de la créature humaine, non plus le libre sauvage qui allait nu, chassant et mangeant sa proie dans les forêts primitives, mais l'homme civilisé retourné à la brute, avec toutes les tares de sa déchéance, souillé, enlaidi, affaibli, au milieu du luxe et des raffinements d'une cité reine du monde.

Pierre, dans chaque ménage, retrouvait la même histoire. Au début, il y avait eu de la jeunesse, de la gaieté, la loi du travail acceptée courageusement. Puis,

la lassitude était venue; toujours travailler pour ne jamais être riche, à quoi bon? l'homme avait pu pour le plaisir d'avoir sa part de bonheur, la femme s'était relâchée des soins du ménage, buvant, elle aussi parfois, laissant les enfants pousser au hasard. Le milieu déplorable, l'ignorance et l'entassement avaient fait le reste. Plus souvent encore, le chômage était le grand coupable: il ne se contente pas de vider le tiroir aux économies, il épuise le courage, il habitue à la paresse. Pendant des semaines, les ateliers se vident, les bras deviennent mous. Impossible, dans ce Paris si enfiévré d'action, de trouver la moindre besogne à faire.

Le soir l'homme rentre en pleurant, ayant offert ses bras partout, n'ayant pas même réussi à être accepté pour balayer les rues, car l'emploi est recherché, il y faut des protections. N'est-ce pas monstrueux, sur ce pavé de la grande ville où resplendissent, où retentissent les millions, un homme qui cherche du travail pour manger, et qui ne trouve pas? La femme ne mange pas, les enfants ne mangent pas. Alors, c'était la famine noire, l'abrutissement, puis la révolte, tous les liens sociaux rompus, sous cette affreuse injustice de pauvres êtres que leur faiblesse condamnait à la mort. Et le vieil ouvrier, celui dont cinquante années de dur labeur avaient usé les membres, sans qu'il pût mettre un sou de côté, sur quel grabat d'agonie tombait-il pour mourir, au fond de quelle soupente? Faillait-il donc l'achever d'un coup de marteau, comme une bête de somme fourbue, le jour où, ne travaillant plus, il ne mangeait plus?

(A suivre.)

Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents
De vous expliquer
Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

